

MALA STRANA

UN EXIL DISCRET

Lumière d'un après-midi d'été, Clémence se penche sur sa table, regardant avec des bagues et une machine à écrire. Elle se frotte les yeux et se penche en avant, le nez sur le bureau, comme si elle se défait un peignoir qu'elle ne reconnaît pas. Sur un coin de sa table, elle met un disque "Le Médan" de Beethoven et écoute le son. Elle s'immobilise devant la fenêtre, comme si son regard pouvait traverser le verre. Non, pas.

II
Prague, Fin des années soixante.
Une pièce aux murs blancs.
L'ancien salon d'un vaste appartement.
Une fenêtre donne sur la rue Vltava.

Clémence Vltava
La rivière coule sans bruit des montagnes à l'école
Vltava
Traverse la ville froide
L'été est le temps de la table de bois et les
Cantates d'été
C'est l'hiver des chats
J'habite Prague, je rentre chez moi
J'habite chez lui, j'habite Vladivostok
Hier dix-neuf janvier mille neuf cent soixante neuf
Jan Pánek s'est immolé par le feu
Un sacrifice
Pour que la presse retrouve sa liberté
Un pied devant l'autre, je longe le fleuve
Je dévise le fleuve par la rive du vent
C'est d'été et d'été

PERSONNAGES

Olga

Mirek, son fils

Prague. Fin des années soixante.

Une pièce aux murs blancs.

L'ancien salon d'un vaste appartement.

Peu de mobilier.

Une fenêtre donne sur le fleuve Vltava.

I

Lumière d'un après-midi d'hiver, Olga, en tenue de voyage, entre avec des bagages et une machine à écrire. Elle se frotte l'épaule en inspectant longuement le lieu. Elle découvre sur le lit défait un peignoir qu'elle ne reconnaît pas. Sur un vieux tourne-disque, elle met un disque "La Moldau" de Smetana et retape le lit. Elle s'immobilise devant la fenêtre, comme si son regard pouvait épuiser le fleuve. Noir sec.

II

Dans le contre-jour de la fenêtre se découpent deux silhouettes. Celles d'Olga et de Mirek. Les voix se répondent. Songe ou réalité?

Olga-Mirek: Vltava

La rivière coule, sans souci des hommes, s'écoule

Vltava

Tranche la ville froide

Disparus les bosquets de lilas, les tables de bois et les

Costumes clairs

C'est l'hiver des chars

J'habite Prague, je rentre chez moi

J'arrive chez lui, j'habite Vladovice

Hier dix-neuf janvier mille neuf cent soixante neuf

Jan Palach s'est immolé par le feu

Un sacrifice

Pour que la presse retrouve sa liberté

Un pied devant l'autre, je longe le fleuve

Je dévisage le fleuve par la vitre du tram

Quais déserts et arbres nus

Je suis contente
Tant pis pour la saison et les péniches qui toussent
J'arrive chez mon fils
Je glisse sur le trottoir
Rien de plus sûr contre les dérapages que les cendres d'un homme
La rivière coule, sans souci des hommes, s'écoule
Tout est monnaie contre l'indifférence
Chaque fois troublée, chaque fois différente
Je reviens ici
Où sont passées les lumières
Nous rentrons chez nous à grands pas vers les compromis
Pendant les informations
Je n'allume plus l'écran bleu
Il te sert de veilleuse les programmes terminés
La laisse de l'espoir au cou
J'arrive toujours les mains pleines
Et le sourire aux lèvres
On ne plaisante plus avec le grand frère
Le sang est à quai
Vltava tranche la ville
Le bonheur est toujours sur l'autre rive
Allons devenons le fleuve
Est-ce si simple
Pour l'homme en cendres
Oui

III

La nuit est tombée. Olga est endormie dans le fauteuil. Mirek entre. Il est surpris.

Olga: Mirek, tu es là.

Mirek: Maman.

Olga: Je me suis endormie. Ce voyage en train m'épuisera toujours.

Mirek: Je ne t'attendais pas.

Olga: Deux jours d'avance. Une faveur du directeur de la clinique. Dis-donc, tu as les cheveux trop longs.

Mirek: On préfère.

Olga: Pas moi.

Un temps.

Je t'ai apporté la vieille machine.

Mirek: Merci.

Olga: Ce qu'elle est lourde. J'ai dû me froisser l'épaule.

Mirek: Une vraie mule.

Olga: J'ai mal!

Mirek: Prends un billet avec bagage accompagné.

Olga: Ils égarent les valises.

Mirek (*inspectant la machine*): Il manque toujours le ruban.

Olga: Dans mon "désert", si tu crois que ça se trouve. Tu écris une nouvelle?

Mirek: Non, une pièce.

Olga: De l'avant-garde?

Mirek: Si tu veux. L'histoire d'un type à la campagne. Il vit avec sa mère dans un poulailler et un rucher. Il refuse la société. C'est un monologue violent. Il a des rêves sombres. A la fin, ils se flinguent elle et lui. Elle ne parle jamais, la mère.

Olga: Je t'ai apporté ton miel et des œufs frais.

Mirek: Ce sont les nourritures exclusives de mes deux personnages: miel et œufs!

Olga: Tu le fais exprès?

Mirek (*rigole*): Il y a toujours un trait d'union entre la vie et l'œuvre, non?

Un temps.

Olga: La nuit tombe vite.

Mirek: Ce soir...

Olga: C'est le jour de relâche des théâtres, je le sais.

NEIGE ET SABLES

PASSAGES

Après le coucher du soleil
De vrais tanks, leurs ballons
Le progrès de la science
Les nouvelles résidences
de la clientèle pour les bars

Après le coucher du soleil
De vrais tanks, leurs ballons
Le progrès de la science
Les nouvelles résidences
de la clientèle pour les bars

Après le coucher du soleil
De vrais tanks, leurs ballons
Le progrès de la science
Les nouvelles résidences
de la clientèle pour les bars

Après le coucher du soleil
De vrais tanks, leurs ballons
Le progrès de la science
Les nouvelles résidences
de la clientèle pour les bars

Après le coucher du soleil
De vrais tanks, leurs ballons
Le progrès de la science
Les nouvelles résidences
de la clientèle pour les bars

Après le coucher du soleil
De vrais tanks, leurs ballons
Le progrès de la science
Les nouvelles résidences
de la clientèle pour les bars

Les vols d'Olga et de Mirak se poursuivent.

Mirak Olga Vitava

La rivière coule, sans bruit des hommes, d'école

Et nous

Abandonnés au jour

PERSONNAGES

Irina: Traductrice.

Ivo: Journaliste.

Brigitte: Commerçante.

Bernard: Commerçant.

Louis: Commis.

Akim: Chien berger allemand.

La pièce est absolument vide, dans le silence.

FIN

“NEIGE ET SABLES” se déroule dans les années soixante-dix entre l’Est et l’Ouest de l’Europe.

- Une bibliothèque-chambre à Prague
- Une réserve de boissons à Franceville, station balnéaire de Normandie
- Une plage de sable.

Neige et Sables a été créé le 4 mars 1986 à la Comédie de Caen dans une mise en scène de Claude Yersin et présenté ensuite à la maison des Arts et de la culture de Créteil.

La distribution était composée de Françoise Bette (Brigitte), Huguette Cléry (Irina), Jacques Mathou (Bernard), Yves Nadot (Louis), Louis-Basile Samier (Ivo).

PREMIER MOUVEMENT

I

Franceville. Intérieur. Soir.

Dans une cave, Brigitte et Bernard mirent des œufs devant une ampoule électrique. Un chien policier dort à leurs pieds.

Bernard: Le jaune a chaviré! (*Un bruit d'explosion.*) Les explosifs, ils y ont droit.

Brigitte: Après le coucher du soleil?

Bernard: De vrais tanks, leurs bulldozers.

Brigitte: Le progrès! Ils défoncent tout, les villas et les hortensias.

Bernard (*un bruit d'explosion*): Les nouvelles résidences, ça fera de la clientèle pour les bars.

Brigitte: Des fauchés. Avec leurs emprunts à rembourser!

Bernard: Ils sortiront autant que tes rupins des vieilles baraques. (*Un bruit d'explosion*). Curer les poulailler. Ramasser les patates. La-voilà ma jeunesse. Quand j'en trouvais un que le fermier avait pas vu, je le gobais l'œuf. Au jour le jour on se nourrissait. Jamais prévoir.

Brigitte: J'ai de la résolution. J'aime les chiffres ronds.

Bernard: Mon vrai métier, c'est boulanger. Quand je suis revenu des Aurès, le fils cadet avait repris le fonds de son père.

Brigitte: J'aime le bruit de mon tiroir-caisse. Je ne rends pas les petits centimes. Un jour on aura une grosse voiture avec des chromes comme ceux des résidences.

Bernard: Couscous... Je ne savais dire que ça.

Brigitte: Ta mémoire! Et après tu ne veux pas qu'on fasse de photos.

Bernard: Toujours des bavures sur les photos... Celle de la place Clichy.

Brigitte: Celle avec le manteau en ragondin loué? Celle où je suis...

Bernard: Oui. A quoi ça ressemble une photo d'amoureux quand il y a un marmot dans les jambes!

Brigitte: J'aime être chic dans ma boutique.

Bernard: Et nos traites?

Brigitte: T'es un mou, un lent. Mais je mène la barque.

Bernard (*regarde un œuf.*): Le jaune a chaviré.

Un temps.

Brigitte: Tu te souviens qu'après la saison tu m'as promis un solitaire? Ce doigt-là.

Bernard: Au village, tu venais chercher le pain.

Brigitte: Le jour du marché.

Bernard: C'était hier!

Brigitte: J'étais belle, le front clair.

Bernard: Gamine, t'étais déjà fière...

Brigitte: Pour des œufs frais.

Bernard: On changera de fournisseur.

Brigitte: J'aimais pas la terre.

Bernard: Je caressais la farine.

Brigitte: Blanche. J'ai jamais eu les joues rouges d'une fermière.

Bernard: J'étais qu'apprenti. Avant Robert Duval, il t'a...

Brigitte: J'aime le commerce.

Bernard: Le gros marchand de bestiaux le Duval de Torigni.

Brigitte: J'aime le commerce.

Bernard: Fiancée ou plus? On ne sait pas.

Brigitte: La nuit je dors avec un filet pour la permanente.

Bernard casse un œuf par maladresse. Il trempe ses doigts dans la coquille, les lèche et les donne à lécher à Brigitte.

Bernard: Il t'a laissée et je suis revenu.

Brigitte: Pour mes noces, j'avais une capeline, mon "cygne noir" s'est envolé dans le maïs. Ce jour-là, il y avait du vent.

Bernard: J'ai pas regardé le drap, après.

Brigitte: On gagne assez pour se payer le coiffeur toutes les semaines.

Bernard: Tout de suite, un gosse, trop vite.

Brigitte: Encore un de pourri.

Bernard: Avec un poussin mort.

II

Prague. Intérieur. soir.

Ivo: Tu ne dors pas, Irina?

Irina: Je travaille.

Ivo: Tu en as reçu?

Irina: Quatre à traduire pour le mois prochain. Tu pues l'alcool.

Ivo: Du champagne. Elle l'avait rapporté de Paris.

Irina: Finis les voyages.

Ivo: Quand tu veux être vache.

Irina: Touchants les adieux?

ARROMANCHES

UNE MORT SIMPLE

Une chambre à deux lits. Une femme est couchée, elle est reliée à des appareils de réanimation par un système complexe de tuyaux. Une jeune femme est à son chevet.

Mère ! Aucun usage, aucune pensée, le ciel est sans perturbation. D'un bleu doré dans l'air. De la nuit, le jour est une lumière abandonnée au jour. Dans l'air, les choses se passent sans bruit. Plus de questions. Et celles qui restent, elles sont résolues. Les autres qui se les supposent, même.

Arromanches, l'hôtel à depuis une semaine. Les jours, j'opérais au loin sur la plage le bâtiment. Mais très haut, tout et massif. Si proche du lieu de deux heures, est hospital. L'état, capable de cette puissance. Le étage, chambre 54. Ma mère est là. Hélas, il y a une incertitude de sa semaine. Dans la matinée, j'avance le long des champs, entre genévriers et bleds blancs. Au-dessus de ma tête, le ciel des mouches venant du frays. Elles planent, se posent sur la terre rouge labourée, s'éloignent de l'approche des tracteurs et s'envolent. J'attends par les yeux de leurs volées, des hommes larges d'épaules me remarquent sur la route. Ils décroissent, ont leurs regards fascinés par la puissance de leurs machines qui défoncent la terre. La travaillent-ils encore en paytan ?

J'arrive par le parking réservé aux médecins. Les carrosseries laissent de leurs grosses roues réfléchissant les premiers rayons de soleil. 19 étages, chambre 54. Là est la derrière la porte. Cette chambre étroite nous sépare encore.

Revenir auprès de celle dont je suis partie, c'est le seul choix. J'ai marché avec cette droiture de d'avoir cette porte d'hôpital à pousser. J'ai passé.

19 étages, chambre 54. Ma mère est derrière la porte. Assise sur l'étendue, hache ou enfilaine, en assistance ou apaisée par le médicament, elle est là. Un bouquet de marguerites et de

Irina: La mer, on ne l'oubliera pas. Il faut la voir.

Ivo: Je l'ai beaucoup regrettée.

Irina: On ne taille pas dans la vie sans se couper.

Ivo: Oui, on recommence tout. On débute.

Irina: Ta chambre, elle ressemble à notre foyer d'étudiant de la rue Kaprova.

Ivo: Tu trouves? Rêchard à gaz, rideaux blancs.

PERSONNAGES

Marie

Louise, sa mère

Irina: Regarde, il y a des habits abandonnés.

Ivo: C'est la veste de Louis, son pantalon. Déchirés. Pleins de sable!

Irina: Il va neiger.

En France. Dans les années quatre-vingts.

Une chambre d'hôpital.

Mobilier médical.

VI

*Francerville. Intérieur. Soir.
Brigitte et Bernard mènent des enfants.*

Brigitte: Encore un de pouce!

FIN

I

- *Une chambre d'hôpital. Murs beige-sale.*
- *Un lit. Une femme est couchée. Elle est reliée à des appareils de réanimation par un système complexe de tuyaux. Une jeune femme est à son chevet.*

Marie: Aucun nuage, aucune brume, le ciel est sans perturbation. D'un bleu dur dans l'été. De la nuit, je suis sortie. Abandonnée au jour, je marche dans le matin. Je marche. Plus de questions. Ni celles qui portent déjà leurs réponses, ni les autres qui n'en supposent aucune. Hôtel du Beau Rivage, Arromanches, j'habite là depuis une semaine. De la plage, j'apercevais au loin sur la plaine le bâtiment. Haut, très haut, lourd et massif. Si proche du lieu de mon loisir, cet hôpital. J'étais coupable de cette proximité. 19^e étage, chambre 54. Ma mère est là, libérée d'une inconscience de six semaines. Dans la matin, j'avance le long des champs, entre goudron et blés blonds. Au-dessus de ma tête, le vol des mouettes venues du rivage. Elles planent, se posent sur la terre rouge labourée, s'effrayent de l'approche des tracteurs et s'envolent. Protégés par les vitres de leurs cabines, des hommes larges d'épaules me remarquent sur la route. Ils détournent vite leurs regards fascinés par la puissance de leurs machines qui défoncent la terre. La travaillent-ils encore en paysan ?

J'arrive par le parking réservé aux médecins. Les carrosseries lustrées de leurs grosses voitures réfléchissent les premiers rayons de soleil. 19^e étage, chambre 54. Elle est là derrière la porte. Cette cloison sonore nous sépare encore.

Revenir auprès de celle dont je suis sortie, c'est le seul choix. J'ai marché avec cette angoisse-là d'avoir cette porte d'hôpital à pousser. J'ai peur.

19^e étage. Chambre 54. Ma mère est derrière la porte. Assise ou étendue, lucide ou endormie, en souffrance ou apaisée par le médicament, elle est là. Un bouquet de marguerites et de

coquelicots à la main comme une gosse de la campagne de l'école, je reviens. (*Marie frappe à la porte.*)

Louise: Entrez.

Marie: Bonjour.

Louise:

Marie: Je suis Marie, c'est moi. On m'a dit que tu étais malade. Je suis en location à Arromanches. C'est bien tard. Je regrette. Tu as un vase ?

Louise: Je ne sais pas. Je suis fatiguée. (*Elle ferme les yeux.*)
Éteins la lumière.

II

Marie: 19^e étage. Chambre 54. Des tuyaux partent du nez de ma mère vers des appareillages complexes. La survie est assurée. Je suis assise à son chevet dans le silence. Elle dort, ouvre un œil, se rendort ou feint de s'endormir. Je n'ai plus le goût du soupçon. Je la regarde. Elle fait partie de ces femmes dont le visage n'est jamais aussi beau qu'au repos. Je suis partie de chez elle après la mort de mon père. Ce printemps, j'ai quitté mon mari. Pour bilan, les remords. Rien d'autre à faire ? On ne taille pas dans la vie sans se couper.

Marie: Tu veux boire ?

Louise: Va-t-en d'ici.

Marie: De l'eau ? 19^e étage. Chambre 54, je me nourris du repas prévu pour ma mère malade. Je campe dans sa chambre. Squatter dans une réserve de souvenirs.

De mon lit, à la ferme, j'entends mon père qui hurle après mon frère. Il l'a réveillé avec un seau d'eau. Il devrait déjà avoir fini de traire. Raymond dévore tard la nuit des ciné-revues avant de s'endormir. La poitrine de Gina Lollobrigida et les jambes de Virna Lisi moulent ses rêves. Il voudrait vivre en ville, là où les gens ne se couchent pas comme les poules ni se lèvent comme les coqs.

Les lundis matin, avant les odeurs d'encre dans les études, de sueur dans les dortoirs, je me lave dans une cuvette de faïence fleurie de bleu. Je ne descends jamais dans la grande cuisine commune faire ma toilette auprès du feu. Solitude glacée de ma chambre. En bas, ma mère se coiffe. Mon père ordonne le travail à son fils comme au dernier des valets. Dans un flot d'injures. Je ne comprends pas pourquoi celui dont je n'ai entendu jamais la voix me réprimander, épuise autant de hargne contre son garçon. Viendra vite le temps où le fils abattra les arbres et le père mettra en fagots les brindilles. La force précède toujours un déclin.

La traite est finie, père, fils et mère s'installent autour de la grande table de bois. J'arrive la dernière. Après une soupe épaisse, ils avalent des tartines de saindoux et du petit salé. Je tire au cœur devant le reste de chocolat du dimanche. Mon père me dévisage. Je suis sa fille unique et protégée. Je ne dis rien. Comme un silence trop long ne peut être vide, ma mère y entend le mépris. Chaque lundi, une litanie de réflexions identiques. Je suis séparée d'eux. Dans mon cartable, il y a les marques de cette séparation, des livres d'anglais, d'allemand et de philosophie, des mots étrangers à leurs consciences. Comme le pot à lait vide, j'attends d'être remplie d'autre chose. Ils sont là, eux, entiers dans la manière franche et précise dont ils tranchent le cochon, dont ils avalent leurs tartines. Face à moi, ils sont là dans la plénitude des gestes utiles. Je ne dis rien. J'essaye encore de partager ce pain dont ils me tendent une grosse miche. Ils mastiquent. Je mastique. Mon père se lève, il va sortir la Juva 4 de la remise. Chaque lundi, il me conduit au lycée Émile Maupas de Vire. Souvent, l'hiver la route est verglacée. Mon père me pose avec prudence des questions sur mes professeurs, sur ce que j'apprends. Il se vante de connaître les noms de toutes les sous-préfectures. Il aime mon instruction. Je ne le vois jamais si heureux que le jour de la distribution des prix. Il est fier, il a sa revanche. Il rêvait d'être instituteur. Le samedi, il vient me reprendre à la pension. Un paquet dans les mains. Un livre que je dévorerais le dimanche. Recluse dans ma chambre.